

ETC



Le terrain vague, ou l'improbable *Land Art* de la mondialisation

Réjean-Bernard Cormier

Number 34, June–July–August 1996

Art et mondialisation 1 : le « village global »?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cormier, R.-B. (1996). Le terrain vague, ou l'improbable *Land Art* de la mondialisation. *ETC*, (34), 17–19.

LE TERRAIN VAGUE, OU L'IMPROBABLE LAND ART DE LA MONDIALISATION



Mario Merz, *Iglou de pierre*, 1982. Structure hémisphérique en métal et en pierre; diam. : 480 cm x hewut de 2 00 cm.

Pour parler de mondialisation, il faut d'abord arriver à percevoir qui sont les détenteurs de ce concept. Comme l'indique Ignacio Ramonet dans un article paru dans *Le Monde diplomatique* intitulé « Davos »; il s'agit sans conteste d'une prérogative des chefs d'État, des banquiers, des financiers et des patrons de grandes entreprises multinationales. Ainsi, les rencontres annuelles mises sur pied, depuis 1970, par les « principaux responsables de la planète » dans la petite ville Suisse, afin de réfléchir sur les différents passages à une économie de marché, ont fait de Davos la capitale de la mondialisation. Cette année (1996), deux mille « global leaders » se sont réunis et ont confirmé qu'il fallait « combattre l'inflation, réduire les déficits budgétaires, poursuivre une politique monétaire restrictive, encourager la flexibilité du travail, démanteler l'État-providence et stimuler le libre-échange »¹. Le Forum économique de Davos est un des principaux agents du nivellement mondial des discours politiques, la référence; comme l'indique Ramonet, il « est devenu, sans conteste, le centre de l'hyper-libéralisme, la

capitale de la mondialisation et le foyer principal de la pensée unique² ».

Les effets de la mondialisation, pour ce qu'ils ont eu de concret : prises de positions, accords, ententes internationales, semblent de plus en plus se jouer dans des conjonctures frisant un fonctionnarisme mécanique ou une bonne volonté autant utopique qu'à craindre. Dans son ensemble, on ne peut que constater qu'elle participe d'un dirigisme non voilé de la gestion économique de la planète. Il faut l'admettre, l'enjeu est d'abord et avant tout économique et celui-ci fait de la « compétition » le mot d'ordre officiel, où tout est placé sous le joug de la rentabilité d'entreprise. Il n'est donc pas surprenant d'entendre ou de lire des discours dit mondialistes où mécénat et État-providence sont présentés comme fauteurs de troubles ou créateurs d'illusions non-rentables, voire proposés comme entités obsolètes.

La mondialisation est donc un projet de contrôle économique, plaçant celui-ci comme fin plus que moyen. Un projet qui selon des observateurs avisés tend à décrier ou à faire fi du politique, à moins d'intérêts directs; les politi-

ciens ne seraient pour une bonne part dans ce projet de grande envergure que de simples assistants-gestionnaires d'empires économiques les plaçant à leur solde. Cette tendance de prime abord cynique vis-à-vis le pouvoir politique n'est pas très loin des visées affirmées par certaines instances économiques impérialistes, faisant ainsi du politicien autre chose qu'un porte-parole des simples citoyens l'ayant élu.

Mais ce système apolitique finalement et unilatéral aurait une faille. Un des moteurs freinant l'ardeur de ces tenants purs et durs de la mondialisation est la peur d'une apparition grandissante d'organisations communautaires en réaction contre une compétition à laquelle, il faut bien l'admettre, la majorité de la population mondiale ne peut pas participer. Rendre les riches plus riches et non pas créer plus de riches semble être le but implicite des mondialistes, et une faible partie de la population est invitée. La seule alternative, pour une majorité de gens affaiblis dans leur situation économique, est de créer des organismes et manifestations parallèles de contestation plus ou moins violentes, les classes aisées ne veulent pas uniquement les agréments économiques mais en plus la paix sociale leur permettant de mieux en jouir. L'inéquité sociale amenée par la mondialisation est maintenant une des constatations évidentes sur les effets néfastes de ce système, entre autres dans la remise en question de la garantie d'aide pour les besoins humains essentiels ou primordiaux, que s'étaient gagnés certains pays et certaines cultures. « La mondialisation est en train de créer, dans nos démocraties industrielles, une sorte de sous-classe de gens démoralisés et appauvris. »³ Cette démoralisation, on se surprend à la voir exploitée médiatiquement par les complices du système, car selon eux elle est inévitable et le bon sens va vers une apologie de certaines politiques restrictives.

Ce résumé, trop long ou trop bref, de la situation mondialiste, nous montre la place que peuvent espérer acquérir, par la mondialisation, les différents praticiens dans le milieu des arts en tant que communauté d'esprits. On peut spéculer sur différentes stratégies possibles ou encore différents itinéraires pour l'art actuel, forçant ou mettant en place la fabrication d'une bureaucratie invisible standardisée, d'où s'érigeraient peut-être de nouveaux organismes (voire idées de succursales, le virtuel aidant, tous les musées en un seul musée etc.) dont la loi maîtresse serait « compétition plus qu'échange ». De plus, pour trouver l'appui de nos dirigeants, le milieu de l'art devrait fonder directement ses actions sur la base actuelle d'un « capitalisme sauvage ». L'art sous ce point de vue est un secteur à fluctuations, imprévisible, à rentabilité plutôt lente, qui

demande un investissement plus qu'économique, et qui fait peur, quand il ne déplaît pas aux propagandistes d'une rentabilité garantie.

Ainsi, dans un esprit tout communautaire ou de manifestation disons plus régionales, nous sommes en droit de nous demander ce qu'il en serait d'une production plus discrète jugée à l'aulne de productions dites mondiales ? L'art a besoin d'un contexte plus social pour vivre sans contraintes idéologiques, autrement nous risquons d'assister à l'établissement d'un conformisme voué à la perte de l'individu, donc par le fait même d'une expression individualiste comme l'exige l'art. Si idéologie il y a quant à la mondialisation, le message est clair : une économie hors normes manipulée par les puissants de ce monde, leur Monde. Le concept Monde perçu comme signe, par quiconque est exclu du nouveau regroupement d'élites qui entend, pour nous, le réengendrer, place dans un extérieur vague et vaste non seulement l'artiste mais tout citoyen en tant qu'être signifiant dans une nouvelle seconde zone, augmentant, nous osons croire sciemment son sentiment d'impuissance, en marge du réseau (mondial). L'Être, l'individu pris par ces tacticiens comme signifiant est ainsi enfoui dans un monde pris comme signe, où le monde est renvoyé au monde. Il en ressort des effets certains de paranoïa (repliement de l'être sur l'être, où une subjectivité croit être perçue par l'extérieur comme *insigne* et *insignifiant*) paranoïa voisine des réflexions de Deleuze et Guattari lorsqu'ils écrivaient que « Le signe qui renvoie au signe est frappé d'une étrange impuissance, d'une incertitude, mais puissant est le signifiant qui constitue la chaîne. Aussi le paranoïaque participe-t-il à cette impuissance du signe déterritorialisé qui l'assaille de tous côtés dans l'atmosphère glissante... ». Et ils poursuivaient : «...mais il accède d'autant plus au surpouvoir du signifiant, dans le sentiment royal de la colère, comme maître du réseau qui se répand dans l'atmosphère⁴ ». Cela reste à voir.

Nous sommes loin des prévisions *futurologiques* des années 60-70, traitant de *Village Global* ou de *Future société des loisirs*. Notre époque donne uniquement du sens à l'argent, la mondialisation le fait miroiter avec un nouvel éclat. On est loin de se rappeler McLuhan, même si certain tenant de la mondialisation veut nous le faire croire, lorsqu'il écrit par exemple à propos de l'argent dans un chapitre de son livre *Pour comprendre les médias* sous-titré « La carte de crédit du pauvre... » : « Sans participation communautaire, l'argent n'a plus de sens, comme Robinson Crusoe s'en rendit compte, en découvrant des pièces de monnaie dans l'épave de son vaisseau... »⁵.

Le village global tel que le prévoyait ou l'entendait McLuhan suggérait des rapports à l'échelle humaine, tan-



Nancy Holt, *Sun Tunnels*, 1973-1976. Béton. longueur totale : 262 cm. Tunnels alignés avec le soleil sur l'horizon aux solstices. The Great Basin Desert, nord-ouest de l'Utah.

dis que la mondialisation nous semble devoir être démocratiquement vague (les tergiversations à propos des droits de l'Homme sont parlants à cet égard), en même temps que plus contrôlante. Dans son introduction au livre de McLuhan, Florian Sauvageau nous invite à relire McLuhan « au-delà des quelques slogans qui ont contribué à sa célébrité ». Il ajoute : « On voit maintenant les limites du village global. De la télévision globale comme du marché global. Le marché est peut-être mondial en théorie, mais les publicitaires savent bien que, sauf pour quelques produits, le marketing global est un leurre. On ne vend pas des pâtes à un Italien de la même manière qu'à un Britannique. Et le citoyen du monde n'existe pas davantage que le consommateur global »⁶. McLuhan ne prévoyait pas comme possible l'homogénéité des cultures ou une gestion du monde à pensée unique.

Dans un autre livre intitulé *Guerre et paix dans le village planétaire*, McLuhan démontre en quoi l'influence provoquée par l'apparition de nouvelles technologies, entre autres dans le domaine des communications, provoque un remaniement de notre rapport au monde, faisant inévitablement surgir de nouvelles idéologies et de nouvelles guerres. En ce sens Internet et CD-ROM peuvent être pris comme outils/métaphores de la mondialisation: le médium proposé comme médium de tous les médias confondus, en même temps que prétendu savoir encyclopédique ou médium quasi océanique. Prenons cette citation en exemple, tirée d'une rubrique intitulée « travail à domicile : Internet à la rescousse » : « ... ajouter votre nom et votre adresse électronique au répertoire des travailleurs autonomes de *La Toile du Québec*. Pas encore aussi efficace que le bouche à oreille pour obtenir des contrats, mais dans quelques années, qui sait... »⁷ Nous sommes en plein virtuel. Que dire de l'artiste dans ce contexte en tant que

travailleur autonome ? L'artiste doit-il s'auto-représenter comme entreprise ? Le statut de l'artiste dans un contexte de mondialisation n'a pas encore fait l'objet d'études rendues publiques.

D'autres part, la culture et l'art n'ont pas à s'inquiéter d'un *duplicata* ou d'une réclame factuelle, elles savent s'accaparer une nouvelle technologie sans que celle-ci ne s'en accapare. Internet offre à l'art un champ s'apparentant à un *mail-art* électronique. Par contre, le travail électronique de l'image, du son, du langage écrit est un lieu de recherche, la diffusion vient en second. Tous ces travaux exigent comme toujours des préparatifs, des stratégies de mise en scène appropriées à la spécificité de l'art. L'art n'est pas n'importe quoi, même à l'intérieur d'un appareil permettant de communiquer n'importe quoi. L'instabilité mondiale actuelle, camouflée ou nourrie par l'idée de mondialisation est liée au *no futur* de la fin des années 70. Il est à souhaiter que notre époque actuelle appelle les soins de futurologues avisés, nous apprenant par quelles alternatives combattre les effets de la pensée unique.

RÉJEAN-BERNARD CORMIER

NOTES

¹ Ignacio Raminet, *Davos*, « Le Monde diplomatique », n° 504, mars 1996, Paris, p. 1.

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*.

⁴ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie, Mille Plateaux*, Les Éditions de Minuit, 1980, Paris, p. 142.

⁵ Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Bibliothèque québécoise, 1993, Montréal, p. 213.

⁶ Florian Sauvageau, introduction à *Pour comprendre les médias*.

⁷ Barclay Fortin, *Techno*, mai 1996, Montréal, p. 20.